

une batterie réduisait en cendres les premières maisons de la grande rue de la Guillotière ; des tourbillons de flammes qui allaient se perdre dans les nues , sortaient comme une masse immense et épouvantable de vingt bâtiments continus qu'elles dévoraient à la fois ; de la tête orientale du pont Lafayette, une autre batterie bombardait le quartier des Cordeliers où une maison a également été détruite de fond en comble ; et sur la Saône, le pont Chazourne et un bateau de foin brûlaient en même temps. L'horreur de ce spectacle, l'incertitude où nous étions sur la durée d'une lutte qui causait de tels malheurs, et qui pouvait en amener de plus grands encore ; tout nous glaça d'effroi ; nous des cendîmes sans pouvoir dire un mot ; et chacun de nous retourna, triste et consterné, à l'exercice des fonctions qui lui étaient dévolues.

Des affaires urgentes et le besoin d'avoir des nouvelles de plusieurs amis, me déterminèrent, chaque jour de cette fatale semaine, à sortir pendant quelques heures. Quoique muni de *laissez-passer* délivrés par les diverses autorités, mes excursions dans les quartiers occupés par la garnison, comme dans ceux que les ouvriers avaient envahis n'étaient point sans danger, et, plus d'une fois, des officiers m'ont dit : « Puis-
« que vous avez un permis du général, allez ; mais si ce
« morceau de papier vous garantit d'une balle, tant mieux
« pour vous. »

Je visitai souvent la place des Cordeliers. Les combattants y étaient un peu plus nombreux que le premier jour ; quelques ouvriers armés paraissaient, de temps à autre, sur les toits, principalement sur celui de la maison n° 25, qui fait face au portail de l'église de Saint-Bonaventure ; il y avait là une demi-douzaine d'hommes au plus. L'un observait les mouvements des troupes, à l'aide d'une lunette qu'il dirigeait le plus souvent sur les hauteurs qui dominant le centre de la ville, à l'ouest et au nord. Les autres, parfaitement abrités par une maison voisine plus élevée de quelques pieds, voyaient